

Carole André-Dessornes

Consultante en géopolitique, docteur en sociologie et membre associé du Centre d'analyse et d'intervention sociologiques ;
auteur du livre *Le phénomène des femmes-martyres dans le monde arabe : Liban, Palestine et Irak* (L'Harmattan, 2014)



Être martyr au Moyen-Orient, *un phénomène* *à mettre aussi au féminin*

Dans l'esprit du plus grand nombre, la femme ne peut pas être une martyre et, si elle se trouve liée à un attentat-suicide, c'est à ses dépens. Ce type de stratégie belliqueuse serait avant tout l'apanage des hommes. Au Moyen-Orient, la réalité se révèle bien plus nuancée et complexe, le phénomène restant loin d'être lié à une religion et à l'islam en particulier.

La guerre a été l'occasion pour les femmes de s'émanciper, en passant d'un rôle traditionnel qui les mettait en retrait de toute action politique, à un rôle beaucoup plus actif qui, de fait, les propulsait d'emblée dans un environnement hostile où elles devaient faire face au danger. Au cours des années 1960 et 1970, les jeunes Libanaises et Palestiniennes éprouvèrent un certain engouement pour la lutte politique, bien que la proportion de femmes âgées de moins de trente ans membres de partis était relativement faible. Il était donc tout naturel, pour certaines d'entre elles, de s'engager plus avant quand le conflit civil éclata au Liban (1975-1990).

C'est au début des années 1980 que de nouvelles formes de lutte sont apparues. La guerre qui a opposé l'Irak et l'Iran entre 1980 et 1988 a marqué un tournant non négligeable dans les modes opératoires jusque-là utilisés, en introduisant et en généralisant la stratégie du martyr par le biais des *bassidjis*, volontaires chargés de la sécurité intérieure de la République islamique, prêts au sacrifice sur le champ de bataille pour lutter contre l'ennemi. Le martyr devient alors la « marque de fabrique » de la révolution iranienne. Cette notion de sacrifice de soi a fait son entrée dans le monde arabe avec des opérations au Liban en 1982, soit dès le début de l'occupation du sud du



En Syrie, les femmes participent aux combats, notamment dans les régions kurdes, où elles ont pris les armes contre le régime.

© AFP Photo/Dimitar Dilkov

pays par l'armée israélienne. Cette stratégie a été introduite par le Hezbollah, ce mode opératoire étant alors exclusivement réservé aux hommes. La première opération-martyre imputée au mouvement chiite est une action perpétrée par un jeune de dix-huit ans, Ahmad Kassir, contre le siège du gouverneur militaire israélien à Tyr, le 11 novembre 1982.

La figure de « résistante » dans l'effort de guerre libanais

C'est à partir d'avril 1985 que les femmes font leur entrée dans cet espace qui leur était jusqu'alors interdit. Et contre toute attente, c'est le Liban séculier, à travers le Parti social nationaliste syrien (PSNS), le Parti communiste libanais (PCL) et le Baas, qui inaugure cette nouvelle forme d'engagement dans la lutte asymétrique contre une force étrangère régulière et la milice supplétive de cette dernière, l'Armée du Liban-Sud, alliée de Tsahal, l'armée israélienne (1). Cette stratégie est restée une option parmi d'autres. En effet, à côté de ces candidates au martyre, qui ne furent qu'une minorité, la majorité des femmes ont eu à gérer la guerre au quotidien, garantir la survie de la famille,

protéger les enfants, etc. D'autres ont rejoint la résistance en participant à la logistique et au soutien des combattants derrière les lignes de front. Avec le martyre, la femme a fait son apparition là où l'on ne l'attendait pas. Cela ne va pas manquer de dérouter l'ennemi, mais également de rendre plus difficile pour l'armée d'occupation l'identification précise de ces nouvelles figures de la « résistance » qui deviendront vite des icônes, les symboles d'une lutte à caractère national.

Ce qui frappe avant toute chose, c'est l'acceptation de sa propre mort pour mener à bien une mission. Il est clair que les conflits locaux sont uniques ; ce qui s'est passé au Liban n'est pas comparable aux cas de la Palestine ou de l'Irak. Mais les femmes sont les plus touchées par les bouleversements induits par les conflits de longue durée. Leur entrée dans cet espace jusque-là réservé aux hommes brise les normes sociétales. Une situation conflictuelle déstabilise nécessairement une société en profondeur et peut engendrer des comportements par là même inhabituels, levant un certain nombre d'interdits.

Pour ces femmes martyres, les facteurs d'engagement varient tout autant que les contextes belliqueux. Le point commun réside dans le fait que ce phénomène s'est développé, dans la grande majorité des cas, dans un climat de lutte asymétrique. La femme devient l'émissaire de toute une communauté ;





Cette image montre le remplacement, en 2009, d'une pancarte glorifiant l'opération-suicide d'une Palestinienne, dans une rue de Téhéran, en Iran.

elle est celle qui va accomplir l'acte sacrificiel sur elle-même et sur l'Autre, qui appartient alors à la catégorie de « sacrificable ». En bravant un interdit, elle offre une couverture médiatique bien plus large à la « cause » dont elle se réclame.

Un engagement politique, plus laïc que religieux

Le Hezbollah se prononce contre le fait que ces opérations soient exécutées par des femmes, qui assurent la succession et l'éducation des enfants, selon cette organisation dirigée par Hassan Nasrallah. En aucun cas, on doit les encourager à aller au combat de cette manière : une femme martyre est celle qui est décédée lors de bombardements ennemis ou dans l'exercice de fonctions de soignante ; la femme est là pour soutenir les hommes de son clan, non pour se donner la mort. Aucune femme issue du Hezbollah n'a participé directement à une opération-suicide. Ainsi, bien que la fiancée de Bilal Fahs, martyr du mouvement chiite Amal en 1984, ait émis le souhait de le rejoindre au paradis en menant à son tour une attaque-suicide, cette dernière n'a trouvé aucun appui pour atteindre son objectif, pas même au sein du Hezbollah qu'elle avait contacté après avoir essuyé le refus d'Amal.

Les partis de la gauche libanaise, quant à eux, ont toujours invoqué l'égalité des sexes, y compris dans la lutte armée. La femme est avant tout une combattante. Durant cette période de conflit civil et d'occupation, toutes ces femmes martyres étaient, d'une façon ou d'une autre, affiliées, ou du moins proches de ces formations. Leur engagement ne leur a pas pour

autant permis d'occuper des postes à responsabilité en guise de reconnaissance pour tous leurs sacrifices. Le mot « martyr » se sécularise et confère une dimension sacrée à l'action armée, garantissant une adhésion plus massive auprès d'un public qui ne partage pas nécessairement les principes des groupes qui sont derrière ces missions.

Certes, dans les Territoires palestiniens, la politique et le religieux finissent par se confondre, notamment avec le Mouvement du djihad islamique et le Hamas, apparus respectivement à la fin des années 1970 et en 1987. Mais, dans des contextes d'occupation ou vécus comme tels, les idéologies, qu'elles soient d'inspiration religieuse ou séculière, peuvent susciter et encourager le sacrifice de soi, associé à la libération d'un territoire bafoué. Le corps devient l'emblème de la lutte.

Le 9 avril 1985, Sanaa Mehadli, alors âgée de seize ans, fut la première à effectuer une opération-suicide au Liban. Elle conduisait une Peugeot 504 chargée de 200 kilogrammes de TNT qu'elle lança contre un convoi militaire israélien sur la route de Jezzine, dans le sud du pays, tuant deux soldats israéliens et en blessant deux autres. Elle incarne alors un nouveau visage de la lutte nationaliste. Elle créa la stupeur en même temps qu'elle suscita d'autres vocations : Sanaa Mehadli, surnommée « la fiancée du Sud », fut non seulement la première femme martyre libanaise, mais également la première femme tout court à s'engager dans ce type de mission. Cette opération a eu un retentissement jusqu'en Palestine. Dans une vidéo, elle fait ses adieux à ses parents et à son peuple. Après avoir cité les noms des premiers martyrs hommes, elle explique sa décision de « libérer sa terre ». Elle se dit prête au sacrifice pour sa patrie et lance un appel dans une lettre adressée à sa famille : « Je fais mon devoir pour l'amour de mon peuple et de mon pays ». Si Sanaa Mehadli était chiite, elle a agi avant tout dans le cadre d'un parti séculier, le PSNS, et en aucun cas au nom de Dieu. Nationalisme et lutte pour conduire au retrait de Tsahal étaient donc un moteur incontournable de cette stratégie de « résistance » face à un ennemi désigné. Suivra Loula Abboud : surnommée « la perle de la Bekaa », originaire de Qaraoun, de confession orthodoxe et militante communiste, elle mena la deuxième opération-suicide le 21 avril 1985. Au total, durant la guerre, neuf femmes furent à l'origine d'actions totalement assumées et revendiquées par le PSNS, le PCL et le Baas au Liban. La religion n'est ici en rien un facteur décisif : quelle que soit leur foi, elles étaient avant tout des militantes engagées contre une occupation. Ces missions n'étaient en aucun cas liées au fondamentalisme islamique. Dans les testaments des martyres, le désir de combattre pour

libérer sa patrie et sa famille de l'oppression est toujours central. Cela a été déroutant à plus d'un titre et n'a pas manqué de créer une certaine confusion dans l'esprit des soldats et du gouvernement israéliens.

Il ne faut pas oublier que c'est le Front national de la résistance libanaise qui fut le premier grand mouvement créé en septembre 1982 contre l'occupation israélienne. Si le Hezbollah était officiellement né quelques mois auparavant, en juin, il ne prit le dessus qu'à partir de 1985. Cela peut par ailleurs expliquer, en partie seulement, pourquoi les mouvements séculiers ont intégré les femmes dans les opérations-martyres afin de garder une place dans la lutte. L'entrée en jeu des femmes assurait ainsi une médiatisation certaine des mouvements laïques se trouvant en perte de vitesse.

Ces opérations sont le produit de l'interaction entre le groupe et l'individu. La femme candidate à une attaque-suicide n'échappe pas à cette logique. Les membres du groupe sont prêts à se sacrifier pour ce dernier au nom d'une cause noble. Toutes les femmes qui se sont engagées dans la lutte n'ont pas pour autant opté pour la mort volontaire. Certaines d'entre elles étaient pleinement conscientes qu'elles pouvaient perdre la vie en accomplissant leur mission, sans pour autant rechercher de manière délibérée la mort. Ce fut le cas de Souha Bechara : issue d'une famille de militants communistes, cousine de Loula Abboud, elle reçut l'ordre, en 1988, d'assassiner Antoine Lahad (né en 1927), alors commandant de l'Armée du Liban-Sud. Elle le blessa et passa dix années en prison (2).

Le suicide, ou comment résister en Palestine

L'opération-martyre est devenue au fil du temps une technique de lutte transposable dans différentes zones de combat asymétrique. Au Proche-Orient, c'est en 2002 que les femmes



La Palestinienne Mirvat Massoud a commis un attentat-suicide en 2006.



Une militante communiste libanaise, en 2000.

martyres font leur apparition dans les Territoires palestiniens, où ces missions étaient jusque-là menées par les hommes, et ce, dès 1994. Ces attaques par des femmes et conduites au départ par une milice rattachée au Fatah de Yasser Arafat (1929-2004), les Brigades des martyrs d'Al-Aqsa, ont un impact psychologique sur l'« ennemi », encourageant les organisations islamistes à faire de même.

Wafa Idriss, la première martyre d'origine palestinienne, a montré la voie dans cette lutte contre Israël le 27 janvier 2002. Ce jour-là, elle fit exploser une bombe dans le centre-ville de Jérusalem, tuant un homme de quatre-vingt-un ans et blessant plusieurs dizaines de personnes. Wafa Idriss était ambulancière volontaire pour le Croissant-Rouge. Le Fatah, par le biais des Brigades des martyrs d'Al-Aqsa, revendiqua l'opération et la jeune femme de vingt-cinq ans devient alors une icône pour les Palestiniens, même pour ceux qui ne se reconnaissent pas dans ce type d'action ; on assiste ici à l'identification de sa souffrance à celle de tout un peuple. D'autres femmes vont se tourner vers les Brigades des martyrs d'Al-Aqsa, seule organisation à les accepter.

Afin de contrer le retour de la milice du Fatah sur le devant de la scène, les branches armées des mouvements islamiques, comme les Brigades Ezzedine al-Qassam (Hamass) et les Brigades Al-Qods (Mouvement du djihad islamique), intègrent le martyr au féminin. Hiba Daraghmech va incarner ce changement le 19 mai 2003 à Afula, au nord d'Israël. L'attentat, revendiqué par le Djihad islamique, a coûté la vie à trois civils. Il va alors être difficile de distinguer les opérations à caractère nationaliste de mouvements séculiers de celles revendiquées par les courants religieux radicaux. Cela est d'autant plus vrai que le Fatah évite de rejeter le discours théologique afin de n'écarter personne et, de ce fait, sensibiliser le plus grand nombre. La rivalité entre les différents mouvements palestiniens ne cesse de prendre de l'ampleur.

Le religieux se greffe alors sur la lutte nationale en Palestine et va susciter des « vocations ». Le sentiment d'être face à un mur et qu'aucune solution viable ne semble faire jour peut favoriser la mise en place d'un culte du martyr, lequel permet de

retrouver une sorte de « virginité spirituelle », perdue dans un environnement devenu étouffant, une économie et des conditions sociales dégradées qui ne font qu'exacerber un sentiment de déshonneur et d'indignation.

Avant la seconde Intifada (2000-2008), il était à peu près possible de dresser un profil du martyr : il s'agissait alors souvent d'un jeune venant d'un camp de réfugiés, en quête de reconnaissance, la plupart du temps au chômage et n'ayant aucune possibilité de construire quoi que ce soit, aussi bien sur le plan professionnel que privé. Depuis 2000 et encore plus depuis 2002, année où les femmes vont faire leur entrée dans cette forme d'activisme, les profils sont multiples : les âges varient, même si un grand nombre d'entre elles ont entre dix-huit et trente ans, tout comme les catégories socioprofessionnelles. Un point commun ressort malgré tout : beaucoup de candidates sont originaires de camps de réfugiés, sans pour autant faire automatiquement partie de familles déshéritées.

Un épiphénomène médiatisé

Même si la femme est capable d'engagement et de violence, au même titre que les hommes, il faut néanmoins relativiser l'importance de ce type de lutte au féminin qui, sur le long terme, a toujours tendance à s'essouffler plus vite que chez les hommes.



Une partisane du Hezbollah manifeste contre Israël à Beyrouth, le

30 juillet 2006.

Durant toute l'occupation du Sud-Liban par l'armée israélienne (1982-2000), sur un total d'environ une cinquantaine d'attaques-suicides, le PSNS aurait eu à son actif le plus grand nombre de femmes martyres (six sur neuf), le PCL en compte deux et le Baas, une seule. Plusieurs auraient eu lieu, mais aucune revendiquée par ces mouvements et de sérieux doutes persistent quant à l'implication volontaire de ces femmes. Tout cela est donc relativement faible comparativement aux attentats exécutés par des hommes. Cela est vrai pour la Palestine et les zones concernées par l'entrée en scène des femmes. Toutes ne choisissent pas cette voie, le martyr n'étant pas la seule option.

Ajoutons également que les techniques utilisées ont évolué, passant des véhicules et valises chargés de TNT au Liban à des ceintures d'explosifs portées sous les vêtements, les candidates au martyr feignant parfois d'être enceintes. Affirmer que ces attaques trouvent leur origine dans la religion est quelque peu réducteur, et dans certains cas erroné. Si l'attentat-suicide devient, aux yeux de Tsahal et de l'Occident, l'étendard du Hezbollah, le martyr au féminin, quant à lui, n'est au départ que le fruit d'une stratégie de « résistance » mise en pratique par les partis séculiers.

Le phénomène au Proche-Orient revêt un caractère mimétique : il est repris par le Parti des travailleurs du Kurdistan (PKK) en Turquie, les Tigres de libération de l'Eemal tamoul au Sri Lanka, les « veuves noires » en Tchétchénie. C'est en Irak que le nombre d'opérations-suicides a connu une ampleur sans précédent après 2003, notamment avec Al-Qaïda. Les femmes obéissent alors à une autre logique dans le cadre d'une lutte plus globale : la revendication d'une identité nationale est abandonnée, le sacrifice est accompli au nom d'une *oumma* « mythique », dans un combat contre les « apostats » et les « hypocrites ». La pression qui s'exerce sur les femmes est permanente, instaurant un climat de grande fragilité et une sensation de vulnérabilité. On peut tout à fait envisager que celles qui se retrouvent isolées à la suite de la perte d'un proche, sans ressource, deviennent des proies faciles pour des mouvements radicaux peu scrupuleux, voyant en elles une occasion supplémentaire de frapper l'ennemi.

Il faut également souligner que du côté des hommes, les militants actifs plus ou moins affiliés à Al-Qaïda ne sont pas Irakiens dans leur majorité, ce qui n'est pas le cas pour les femmes, Irakiennes pour la plupart, à quelques exceptions près, comme le rappelle celui de la Belge Muriel Degauque, morte dans un attentat-suicide à Baqoubah le 9 novembre 2005. Il est bien plus difficile, voire impossible, pour une femme de quitter son pays afin de se rendre dans un autre sans l'autorisation d'un tuteur légal. À cela, il faut ajouter qu'elles cèdent moins à la tentation d'un engagement transnational ; elles sont plus concernées par les problèmes rencontrés dans leur propre pays. Entre mai 2005 et août 2008, près d'une cinquantaine de femmes auraient participé à des missions d'attentat-suicide en Irak. Mais, entre mai 2005 et décembre 2007, sur un total de 665 opérations-suicides, seules quatorze femmes auraient conduit de telles attaques, d'après le Centre de recherches sur le terrorisme. Selon l'armée américaine, elles étaient 32 en 2008,



© AFP/PhotoFabio Baccarelli

Une combattante d'une unité kurde s'entraîne au tir, à Derik, en Syrie, le 19 octobre 2013.

contre huit en 2007. Les chiffres varient d'une source à l'autre. Quelques cas isolés avérés sont apparus en Algérie, en Afghanistan ainsi qu'au Pakistan. Mais malgré un sentiment de « contamination », amplifié par les médias, cela reste un épiphénomène. Par ailleurs, un seul facteur ne permet pas d'expliquer le choix fait par certaines femmes de devenir des martyres. On peut entrevoir chez certaines, outre la lutte contre un occupant, l'espérance d'un au-delà meilleur que la vie ici-bas.

Quelle place pour la femme dans le conflit syrien ?

Plusieurs réflexions s'imposent. D'abord, la violence n'a pas de genre. Ensuite, les femmes, au même titre que les hommes, pensent être en mesure d'apporter leur pierre à l'édifice dans la libération d'un pays ou d'un territoire. Même s'il n'est pas possible, là encore, de généraliser cet état de fait, les femmes ont une conscience élevée de la survie du groupe. Elles offrent leur sang pour assurer l'honneur de toute une nation ; leur sacrifice doit garantir un futur éventuel. La guerre est de loin le processus qui affecte le plus durablement le tissu social. Meurtries sur le plan tant individuel que collectif, les femmes n'ont d'autre moyen de répondre à la violence qu'en l'adoptant à leur tour, en la fuyant ou en la contestant. L'opération-martyre est une possibilité parmi d'autres.

Une importante question est la condition des femmes dans le bourbier syrien. Là aussi, la logique est implacable : plus le conflit durera, plus il y a aura de chances qu'elles participent directement ; ce qui est déjà le cas sur le front. Le 25 janvier 2012, la première unité féminine est créée au sein l'Armée syrienne libre. Elle a été baptisée du nom d'une poétesse et guerrière du VII^e siècle, Khawla bint al-Azwar. De même, on trouve au nord-est du pays des brigades d'autodéfenses kurdes composées de femmes. Elles revendiquent le droit de prendre les armes et de défendre leur communauté, mais fin octobre 2013, aucune femme n'a mené d'opération-suicide en Syrie ; ce qui n'est pas le cas pour les hommes (3). Reste à savoir si ces femmes se lanceront dans des missions-suicides et quand. Dans le contexte syrien, elles ont opté pour d'autres formes de luttes ou de résistance que le martyre. Là encore, il est fort à parier que si des Syriennes s'engagent dans des attentats, cela sera épisodique. ■

CAROLE ANDRÉ-DESSORNES

(1) Pour une illustration de la question de la femme-martyre au Liban durant la guerre civile, on pourra lire : Sasha et Christophe Girard, *Ismahane*, deux parties, Les enfants rouges, 2011 et 2012.

(2) Libérée en septembre 1998, Souha Bechara publia son histoire dans *Ré-*

sistante (JC Lattès, 2000). Sa vie inspira une pièce de théâtre, *Incendies*, du Libano-Canadien Wajdi Mouawad, adaptée au cinéma en 2010 dans un film de Denis Villeneuve.

(3) Par exemple, le 19 octobre 2013, un attentat-suicide près de Damas a causé la mort de 16 soldats syriens.

NOTES

